

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

2 Rue BROUET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.



## MODES

N'est-il pas étrange de voir des femmes raisonnables s'enticher à tel point d'une mode exotique, qu'elles en perdent le goût? Les voilà qui portent perruque, non pas une demi-perruque, mais une perruque tout entière, sous laquelle disparaissent souvent de jolis cheveux. Les premières qui copièrent cette importation américaine avaient sans doute fait tomber sous les ciseaux cette parure naturelle, pour se montrer avec une broussaille qui couvrait les tempes et une tête *tondue*, souvent mal faite; impossible de dissimuler cette imperfection.

Les perruquiers ont conseillé à ces dames, pour conserver leurs cheveux, d'avoir recours au *postiche* complet: c'était leur affaire à ces Léonards du XIX<sup>e</sup> siècle; leur intérêt seul les guidait; voilà pourquoi les femmes portent aujourd'hui perruque. Pour démontrer qu'il n'y a rien d'audacieux ni d'excentrique dans cette mode, elles citent les siècles où les perruques furent en grande faveur: la majestueuse perruque Louis XIV, la coquette



perruque Louis XV; mais à quoi servent donc les révolutions, si au lieu d'inventer nous copions ce qu'on a voulu détruire? Nous aimons mieux, sans cependant la trouver autrement jolie, la manière suivante d'arranger les cheveux: la longue frange ondulée retournée en accroche-cœur, très bas sur les tempes, est séparée par une raie qui va d'une oreille à l'autre; à partir de cette raie, les cheveux de derrière sont lissés et tournés en colimaçon sur la nuque; un cercle en diamants enferme ce petit chignon, qui dégage le cou et laisse à la tête sa forme plus ou moins gracieuse.

La toilette blanche que portait la jeune femme ainsi coiffée était un chef-d'œuvre de goût simple qui répondait à la simplicité de la coiffure. Jupe ronde couverte aux trois quarts de dentelle blanche; très petite tunique bouffante, à paniers de satin blanc et

Costume en taffetas-cache-mire et velours marine de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Costume d'enfant, de mesdames Delerablée, 16, passage des Princes

constellée de grosses perles en jais blanc; le corsage modérément décolleté en tissu de jais blanc, à longue pointe et lacé derrière; une très petite dentelle à l'entournure. Cette toilette était délicieuse; rien ne cho-



quait dans cet ensemble d'une harmonie parfaite. « Voilà du goût et du meilleur, » chuchotait-on de tous côtés en la regardant ; nous ajouterons que la femme avait vingt ans et qu'elle était jolie.

On danse beaucoup : fêtes de bienfaisance, soirées de contrat, bals de printemps se succèdent, emportant, dans leurs tourbillonnements, danseurs et danseuses ; ils nous font rêver à la possibilité de trouver enfin le mouvement perpétuel. Une jolie toilette de soirée est en velours d'été saphir, dentelle blanche et tissu blanc à réseaux-filet semé de perles d'un blanc laiteux ; jupe en taffetas blanc avec trois petits plissés en satin blanc au bord, le tablier couvert de tissu perlé. Une chemisette montante à manches bretonnes en tissu perlé, sous lequel les épaules forment un transparent rosé, et autour de l'encolure une très petite ruche serrée par un collier en satin blanc fermé de côté dans une boucle en diamant. La tunique-princesse en velours bleu a la forme Louis XV, très enlevée et toute rejetée derrière, où elle forme pouf ; le corsage très décolleté s'arrête sous le bras et dégage complètement la chemisette qui est fort tendue. Les cheveux, séparés en deux bandeaux par la raie du milieu, étaient ondulés et relevés sur le sommet de la tête en deux grandes coques, largement roulées, traversées par une très grande flèche en diamants.

Des costumes de fête passons aux costumes sérieux, aux costumes des tristesses, aux toilettes de deuil. Il y en a de bien jolies que portent même les femmes qui ne sont point en deuil ; elles représentent la mode dans ce qu'elle a de plus coquet et de plus nouveau, et, sous l'habile direction de madame Marguerie, toutes les façons, même les plus austères, prennent un cachet qui les distingue des formes courantes adoptées pour le grand deuil. La jaquette en ottoman tout ornée de dentelle et de jais, est gracieuse par sa coupe qui dessine admirablement la taille ; c'est, avec un genre de pèlerine de formes diverses, presque la seule façon adoptée par les jeunes femmes, à moins qu'elles ne préfèrent la longue redingote, qui ne peut, toutefois, remplacer pour la toilette habillée la jaquette ou la pèlerine. Pour les dames d'âge raisonnable, le mantelet est commode et même élégant ; il y a aussi la visite-mantelet.

Les modèles de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, que nous avons vus, sont d'un goût parfait en harmonie avec l'âge de la personne ; pour les jeunes filles et les jeunes femmes, les uns dégagent la tournure, les autres sont d'aspect plus tranquille, et non moins élégants ; pour les dames âgées les façons visites à panier et mantelet drapé sont confortables et d'allure sérieuse, allure qu'elles doivent aux belles garnitures riches et un peu massives dont elles sont ornées.

La mode, m'a dit madame Marguerie, est à la dentelle Chantilly, imitation en soie, bien entendu, on ne porte plus de dentelle espagnole ; le Chantilly avec ses légers dessins convient mieux aux formes écourtées d'aujourd'hui. On en met des quantités de mètres, froncés ou ruchés, mais non plissés ; on les égaye de pendrilles en jais, mêlées de chenille, de flots de ruban, pour donner un ensemble touffu mais léger ; car, pour être plus courtes, les confections n'en sont pas moins chargées de garnitures. Un élégant costume de demi-deuil, qui peut convenir aux personnes qui

ne sont pas en deuil, est en taffetas cachemire scabieuse et ruban de velours assorti. La jupe est coupée, tous les dix centimètres, par un ruban de velours posé verticalement ; au bord, un tuyauté en cachemire ou en velours ; la tunique-princesse, très nouvelle dans la disposition du retroussé, est ornée, devant, de plusieurs velours, trois seulement sont posés au contour de la tunique et à l'envers ; cet envers rejeté est drapé de quatre plis profonds qui diminuent la longueur et la partie garnie de velours, qui rabat sur ces plis, reste plate et se fixe à quelques centimètres de la taille ; les lés de derrière sont donc dégagés, tandis que ceux de côté sont couverts par la tunique : très jolie disposition.

Voici maintenant les prix de quelques étoffes, parmi lesquelles : le crépon damassé laine et soie, le canevas damassé, la guipure-torchon laine et soie, la guipure velours frisé pour confection, la gaze-velours, le damassé soutache, le crépon soie, ont des dessins fabriqués exclusivement pour les magasins de la Scabieuse. Les prix varient de 5 à 8 fr. pour les premières, et de 16 à 25 fr. pour les trois dernières. Les tissus tout laine, en 120 centimètres de largeur, se nomment : crêpe caoutchouc, 5 fr. 90 ; crêpe chinois, 6 fr. 90 ; Yédo, 10 fr. le mètre ; crêpe craquelé, 11 fr. ; crêpe majolique, 5 fr. 90 et 13 fr. ; en soixante centimètres de largeur : crêpon damassé, 6 et 7 fr. le mètre ; sillon indien, 6 fr. 90 ; crêpe Médicis, 7 fr. Même largeur, tissus laine et soie : bizantine, 3, 4 et 5 fr. le mètre ; crêpe d'Espagne, 2 fr. 90, 3 fr. 90 et 4 fr. 90 le mètre.

De jolis chapeaux, une lingerie finement brodée de soie ou de laine noire ou garnie de dentelle, des accessoires élégants, tels que : fichus, plastrons, collettes, nœuds de corsage, coiffures et poufs, bonnets pour dame âgée, offrent un choix de formes du meilleur goût.

CORALIE L.

#### EAU ET POMMADE VIVIFIQUES — ÉLIXIR DENTIFRICE VIVIFIQUE

De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 5 bis, rue des Rosiers (au Marais).

Nous croyons utile, pour l'hygiène des cheveux, de ne pas suspendre l'emploi de la Pommade et de l'Eau vivifiques, après un traitement réussi. Si la chute des cheveux a été arrêtée, s'ils repoussent, on peut éloigner les applications de pommade, mais nous conseillons d'en continuer l'usage et ne se servir d'aucune autre pommade. Ces soins continus feront disparaître les pellicules, donneront du brillant aux cheveux, les empêcheront de tomber, en conserveront la couleur et, de plus, rendront leur nuance primitive aux cheveux blanchis prématurément. Il est excellent de s'en servir après une maladie, surtout après les maladies éruptives ; les médecins les recommandent. L'Elixir vivifique, autre préparation de A. B., est le meilleur dentifrice que nous ayons essayé. Il est fait uniquement de plantes bienfaisantes qui, par leur nature, conviennent à l'hygiène de la bouche. Il est souverain pour empêcher la carie des dents, ou l'arrêter, pour combattre toutes les affections de la bouche, telles que le ramollissement et l'engorgement des gencives, le déchaussement des dents ; il les rend saines, en entretient la blancheur. L'Elixir s'emploie additionné d'eau ; quelques gouttes mises sur un peu de ouate, que l'on introduit dans la cavité d'une dent malade, arrête momentanément la douleur. Comme pour la Pommade et l'Eau vivifiques, il n'entre, dans la composition du dentifrice vivifique, aucune plante nuisible ni dangereuse, il peut être employé en toute sécurité : c'est l'avis des médecins.

C. L.





*Falxner imp. Paris.*

4413

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot. 2.

Coiffures de *M<sup>me</sup> BENOIT*, 8, r. d'Argenteuil - Corsets & Cournures de *M<sup>me</sup> Emma GUELLE*, 11, Ave. de l'Opéra.  
 Etoffes en foulard des Indes de la COMPAGNIE DES INDES, 34, Boul. Haussmann - Relève-jupon MARCERON, chez  
*M<sup>l</sup> LESUEUR*, 23, r. Auber - Châles de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES, 80, r. Richelieu.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 145 et 147)

*Costume en taffetas cachemire et velours marine.*

Jupe en taffetas cachemire plissée verticalement de plis creux, arrêtés par une bande de velours, à vingt centimètres du bord inférieur; ce bord, en s'écartant, montre un plissé-éventail rapporté entre les plis. Paniers en velours; ils s'enfuient et se relèvent de côté, sous le pouf en taffetas-cachemire, dans lequel ils se perdent. Le corsage a un plastron en velours arrêté par des boutons dorés, et à la manche un parement boutonné extérieurement. Col militaire.

*Costume en cachemire et peluche bleue, pour enfant de six ans et plus.*

Deux volants en cachemire, rehaussés d'une broderie anglaise sont montés au bord de la robe, dont le devant, en peluche, s'ouvre sur un plastron bouillonné couvert par un coquillé de



broderie. La robe qui s'ajuste sur la peluche, est en cachemire; elle forme une ligne fuyante suivie par un rang de beaux boutons; derrière, un nœud. Un col en peluche garni de broderie; même broderie à la manche, relevée par une touffe de ruban.

*Costume d'intérieur en soie chinée myrte et surah bleu pâle.*

Robe princesse en soie chinée coupée verticalement de soufflets plissés, s'arrête à la garniture de la jupe, qui se compose d'un volant froncé, d'un bouillonné tombant et d'un autre volant. La robe-princesse s'ouvre sur une robe de dessous, en surah, qui fait plastron; elle est serrée à la taille, devant, ainsi qu'à l'encolure, par plusieurs rangs de fronces. Manche arrêtée au coude; un haut parement, un volant et une dentelle.

Costume d'intérieur en damassé myrte, de mademoiselle Vidal.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4413

COSTUMES DE VILLE

*Costume en surah loutre et surah à mille carreaux loutre et blancs.* — Jupe en taffetas garnie de deux plissés et au-dessus d'un ornement en surah à carreaux, dentelé au bord inférieur et formant deux bouillonnés inégaux. Cette jupe est enveloppée, à gauche, par une draperie loutre plissée en biais; elle vient rejoindre, derrière, une autre draperie à carreaux avec laquelle elle se chiffonne pour former un pouf assez volumineux. La draperie à carreaux est montée par des plis; elle coupe diagonalement celle en surah, et le bord droit est appliqué d'une double broderie écrue. Corsage à pointe ouvert sur une chemisette bouillonnée en surah à carreaux, une broderie en col et un nœud en surah. Manche ronde; un plissé en surah à carreaux monté par un bracelet en surah loutre; une broderie en manchette. — Bas en soie loutre. — Souliers vernis. —

Gants Suède. — Capote en paille loutre garnie de velours et d'une touffe de plumes mais.

*Costume en satin et cachemire gris angevin.* — Jupe en taffetas; au bas, deux plissés en satin et un volant relevé en une suite de petites draperies. Comme tablier, cinq rangs de dentelle assortie avec des pendrilles en perles. La tunique est en cachemire; elle s'ouvre, devant, à partir de la taille, découvre le tablier et enveloppe les lés de derrière, les plis partant de la taille, forment un pouf et un drapé étagé. Corsage à pointe garni de dentelle; un coquillé descend en jabot. A la manche, double rang de dentelle. — Bas de soie. — Souliers en chevreau brillant. — Chapeau en paille mordorée avec une draperie en surah gris et une touffe de plumes bleues. — Gants de Suède.



## CAUSERIE

*Lakmé.* — Un bouquet de mélodies. — Le sourire d'un damné.



Tous les théâtres de Paris, à l'exception de la Comédie française, qui se repose, tiennent en ce moment des succès. Celui de l'ouvrage de M. Delibes à l'Opéra-Comique vient de dépasser toutes les prévisions. Il n'est plus question que de la diva Van Zandt, absolument adorable dans un rôle fait pour elle. De sa voix d'oiseau si souple, si fraîche et si juste, s'échappant sans effort d'une bouche enfantine, que dirions-nous?... Tous les éloges ont été épuisés; mais à cette jeune artiste, un peu enivrée peut-être par de précoces succès, le sentiment quelquefois manquait et la parfaite intelligence du rôle. Van Zandt était délicieuse en *Chérubin* et en *Mignon*, pourtant elle n'était à notre avis ni *Mignon* ni *Chérubin*; elle est bien *Lakmé*, au contraire, la petite idole au cœur ingénu devant laquelle se prosternent les Hindous jusqu'au jour où l'amour, cet amour oriental puissant comme la fatalité, la fait descendre de son trône quasi céleste.

Son premier duo avec le jeune officier anglais que le hasard d'une promenade a amené dans l'enceinte sacrée de la pagode la livre pour jamais à cet étranger d'une autre race et d'une autre foi. Quand son père, le brahmane fanatique châtie ce qu'il considère comme une profanation, en frappant Gerald d'un coup de poignard, elle n'hésite pas à tout quitter pour fuir au fond d'une forêt où le blessé a été porté par ses ordres, et où, l'ayant guéri, elle veut vivre avec lui une longue vie de tendresse extatique au sein de cette nature enchantée « que les oiseaux couronnent, que submergent les fleurs ». Hélas! elle a compté sans des préjugés de devoir et d'honneur tout européens: c'est le principal intérêt du poème et de la musique de *Lakmé* que ce contraste entre l'Inde antique et la civilisation anglaise; le son criard du fifre et un roulement de tambours interrompent le cantique d'amour tout de langueur et de rêves qui monte, entre les arbres géants de l'immense forêt, vers l'azur embrasé. Gerald est soldat, il se doit à sa patrie. L'âme déchirée, il s'arrachera aux bras charmants qui l'enlacent comme des lianes, et sans comprendre, sans se plaindre, douce jusque dans la mort, *Lakmé* se soumettra au destin qui la frappe. Elle se soumettra, mais en s'anéantissant: une fleur, empruntée à cette végétation luxuriante qui distille des poisons mortels, met sous sa main le poison qu'elle demande. Elle la cueille, la porte à ses lèvres et meurt, comme l'*Africaine* sous le mancenillier.

Rien de plus simple que le sujet de ces trois actes, mais il y règne d'un bout à l'autre une grâce exotique

qui se retrouve dans la musique d'une originalité ravissante et dans le jeu bien personnel de la principale interprète. — Les morceaux qui nous ont paru avoir le plus de caractère sont la *Légende de la fille du paria*, les danses de bayadères et d'abord la *Cabane en bambou*. Cette églogue suave eût assuré à elle seule le succès de l'enfant privilégiée qui est aujourd'hui l'idole de tout Paris, comme elle était hier celle d'un petit groupe de dévots hindous.

Parler de mise en scène et de décors eût été, il y a quelques années seulement, faire une sorte d'injure à l'Opéra-Comique; mais tout change, et aucun théâtre désormais ne soigne ces détails plus que lui. Le marché, au second acte, forme le tableau le plus brillant et le plus animé. Les costumes sont d'une grande richesse en même temps que d'une parfaite exactitude. Quant à la forêt, elle est brossée de main de maître, et elle distille à première vue des philtres et des enchantements.

♦♦

Qu'une de nos collaboratrices, appelée à traiter ces matières avec infiniment plus d'autorité, nous pardonne d'empiéter sur son domaine; elle trouvera certainement l'occasion de revenir sur le nouvel opéra dont nous n'avons loué, en somme, que la partie poétique et pittoresque pour ainsi dire. Il serait à souhaiter aussi qu'elle soulignât tout le mérite d'un bouquet de mélodies que nous indiquons seulement à nos lectrices avec le nom de leur auteur bien connu déjà dans ce journal.

Mademoiselle H. Wild compte parmi le petit nombre de femmes à qui l'inspiration musicale est donnée. Les femmes écrivent — en trop grand nombre peut-être; — il y a parmi elles plus d'un peintre, voire plus d'un sculpteur de talent, et la science même a cessé d'être rebelle à leurs efforts; les femmes compositeurs, en revanche, restent bien rares: interprètes admirables souvent, elles manquent du génie créateur que serviraient si heureusement, s'il existait tant soit peu, la sensibilité, la poésie naturelle inhérentes à leur nature. Il faut estimer d'autant plus les prêtresses presque introuvables du dieu qui se prodigue le moins. La musique religieuse de mademoiselle Wild, ses *Noëls*, ses *Psaumes*, ses *Cantiques*, lui ont valu déjà les suffrages de confrères illustres; ses valseuses rêveuses et charmantes font penser au pays où Haydn et Mozart, Weber et Beethoven ne dédaignaient pas d'en composer, et cette plume, avant tout délicate et tendre, a écrit deux marches funèbres d'une mâle grandeur. Les mélodies qui viennent de paraître (1) empruntaient, nous devons le dire, quand elles ont

(1) Chez Durand-Schœnewerk, 4, place de la Madeleine.



été exécutées pour la première fois, un charme saisissant au cadre même du concert. Elles ont été chantées, en effet, par des artistes distingués, devant un auditoire choisi, chez madame Marjolin, dans l'atelier de son père, Ary Scheffer, que l'on peut bien appeler le temple de l'idéal conservé au cœur même de Paris, cette prétendue capitale du réalisme, qui cache encore, grâce à Dieu, de nobles sanctuaires.

Là, au milieu d'une galerie de chefs-d'œuvre, entre *Françoise* qui, d'un vol pudique et passionné, s'enlace à Paolo dans l'enfer des amants, et *Mignon* rêvant à sa patrie, — tandis qu'autour de nous s'élevaient des nuées d'anges, tandis que le roi de Thulé laissait tomber sa dernière larme dans la coupe immortelle, et que le regard pensif de saint Augustin suivait à travers l'infini le regard radieux de sa mère, nous avons eu l'oreille charmée, tout en laissant errer nos yeux sur le seul Christ réellement divin qui soit sorti du pinceau d'un homme et sur l'intéressante série de portraits qui prouvent que la vie et la vérité existaient, en peinture, à leur dernière puissance avant les prétendues trouvailles des nouvelles écoles.

Il y a dans les mélodies de mademoiselle Wild bien des qualités diverses qui attestent une richesse d'imagination égale à la sincérité du sentiment: sur la trame naïve des *Contes villageois* se déroulent, en un gai babillage, les rêves innocemment mystérieux de l'enfance et de la jeunesse; le souffle le plus large passe comme le vent qui effleure une cime alpestre, à travers la mélodie:

O, ma belle montagne!

Une limpidité, une fraîcheur de source se dégage du chant facile et pur de ce Ruisseau, auquel nous préférons encore le *Langage du rossignol* dont l'accompagnement est une merveille.

Amour-amitié est le cri douloureux de la passion la plus tendre, mais dans la *Prière* surtout, que l'on peut applaudir même après celle de Gounod, le talent de mademoiselle Wild, si original et d'une vérité d'expression si exquise, nous paraît avoir donné toute sa mesure. C'est donc un devoir de recommander aux

jolies voix de femmes ces perles mélodiques que leur offre une femme, et, en terminant, nous ne résistons pas au désir de proposer à l'auteur qui, tout en composant le plus souvent les paroles aussi bien que la musique de ses morceaux, fait parfois des emprunts aux poètes de notre temps, cette petite pièce sur laquelle sa fantaisie gracieuse et mélancolique trouverait à broder si elle s'y arrêtaient un jour: c'est intitulé *la Mort des fougères*. Nous ne dirons qu'à la fin le nom de son auteur pour ne pas influencer le jugement de nos lectrices.

« L'âme des fougères s'envole:  
Plus de lézards entre les buis!  
Et sur l'étang froid comme un puits  
Plus de libellule frivole!

La feuille tourne et devient folle,  
L'herbe songe aux bluets enfuis.

L'âme des fougères s'envole:  
Plus de lézards entre les buis!

Les oiseaux perdent la parole,  
Et par les jours et par les nuits,  
Sur l'aile du vent plein d'ennuis,  
Dans l'espace qui se désole  
L'âme des fougères s'envole. »

Croira-t-on que ces vers dignes d'un sylphe inspiré soient écrits par le poète du charnier et de la pourriture, qui marche, en trébuchant à chaque pas dans la boue, sur le chemin tracé par Edgar Poë et Baudelaire, bien loin d'ailleurs de ses maîtres, imitateur aussi faible que grossier le plus souvent? Ni nos lectrices ni nous-mêmes n'ouvrirons jamais le livre, condamné par son seul titre, où ces trois strophes ailées, immatérielles éclairent d'un pur rayon trop vite éteint des ténèbres tantôt sinistres, tantôt immondes. Un jeune homme, bien doué, d'autant plus criminel de s'abîmer, comme il le fait, dans la noire contemplation des spectres et l'étude malsaine des névroses, un homme voué à la folie, s'il est sincère, les a dites devant nous avec un art incomparable. Cet homme que j'ose à peine nommer et dont nous ne parlerons plus, c'est Rollinat.

T. B.

## ÉNIGME

Mon nom désigne un certain fleuve,  
Puis encore un département:  
La circonstance n'est pas neuve,  
Nous la rencontrons fréquemment.  
— Je suis encore un juge d'armes,  
Dans le code héraldique expert;  
Président les tournois, et des nobles le pair;  
Jadis, je proclamais guerre, victoire, alarmes.  
— En moi l'on voit aussi la fille de Sestos

Pour qui risquait ses jours le nageur d'Abydos.  
Bien connue est leur triste histoire!  
Il est bon toutefois d'en garder la mémoire;  
Elle offre une leçon pour nos jeunes lecteurs:  
Plus sage, qu'on saurait s'épargner de douleurs!  
— Enfin, je suis un homme qu'on admire,  
Pour ses exploits guerriers, ses vertus, son martyre.  
L'homme de sacrifice et non le conquérant  
A mérité ce titre et le surnom de Grand.





1002

ROBES D'INTÉRIEUR, DE MADAME HUBLER, 30, RUE DE CLICHY

*Robe d'intérieur en cachemire étrusque et satin vieil or.* — Une sous-jupe en mousseline est obligatoire; il faut un dessous sur lequel on puisse assujettir les plis du relevé. Dans le bas, deux petits volants en satin vieil or et un plastron pareil. La robe-princesse doit être tenue beaucoup plus longue que la longueur voulue, afin de donner les plis de côté et le pouf. Cette robe en cachemire se monte de chaque côté du plastron, après avoir fait les plis qui forment une sorte de panier; derrière, un chiffonné volumineux; une dentelle écru cerne le plastron et s'arrête sous le col rabattu, qui est aussi garni de dentelle. A la manche ronde volants doublés de satin et manchette de dentelle. (Patron découpé.)

*Robe d'intérieur en cachemire des Indes bleu pâle*

*et satin assorti.* — Plastron en satin divisé en larges bouillonnés tombants, ceux de la taille plus serrés. La robe bleue se monte aux côtés, et une dentelle court en spirale sur la couture de réunion; les lés de derrière sont largement drapés. A la manche, draperie en satin et manchette en dentelle. Au bas de la robe un volant tuyauté en satin.

*Costume pour enfant de huit ans et au-dessus.* — Jupe en vigogne marine garnie d'un plissé et d'un haut bouillonné zouave, qui retombe sur un volant garni de trois rangs de petit ruban Pompadour en satin. La jaquette ajustée sur la jupe s'ouvre sur un gilet garni transversalement de ruban Pompadour; plusieurs rangs autour de la jaquette, au col rabattu et au revers de la manche.





COSTUMES DE DINER, DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

*Costume en faille satin et dentelle genre Chantilly.*  
— Jupe en faille, couverte de plissés en faille et de volants en dentelle, alternés; elle est coupée, de chaque côté, par une quille qui fait pointe à son bord inférieur. Cette quille est couverte d'un dessin disposé en petits carrés, et brodé en perles de jais; sur le haut, s'enlève un très petit panier en satin qui se perd dans un pouf fait de coques et de pans. Corsage en faille brodé comme les panneaux; col montant; parement en satin à la manche ronde.

*Costume en ottoman garance tirant sur la couleur*

*capucine foncée.* — Sous-jupe en taffetas garnie, au contour, d'un volant monté à plis tuyau d'orgue. La tunique se monte aux côtés du tablier, qui est fait d'une sorte de passementerie en chenille. Cette tunique, droite, forme de côté un panneau plissé verticalement de trois plis couchés profonds; le pouf est volumineux et le bas du lé cassé à vingt-cinq centimètres du bord inférieur. Corsage à pointe avec un col militaire couvert d'une dentelle. Nœud en batiste de soie. A la manche ronde, dentelle appliquée et manchette plissée en gaze.



## CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



Nous fait plus d'honneur qu'à moi... Je suis bien aise, d'ailleurs, de savoir que l'antipathie que M. et madame d'Aglaure (c'est leur nom, n'est-ce pas?... ) éprouvent pour moi, sans me connaître, ne s'étend pas jusqu'à mes hôtes...

— Je m'attendais, je l'avoue, à voir des rustres, des sauvages... Leurs étonnants procédés à votre égard me prévenaient contre eux... Jugez de ma surprise, ma chère, lorsque je me suis trouvée en face du plus charmant vieux ménage! Impossible d'unir plus d'entrain à plus de distinction... Des manières vives, cordiales, exquises, un ton de bonne compagnie qu'expliquent d'ailleurs de hautes alliances et la fréquentation, pendant l'hiver, du faubourg Saint-Germain. »

Les sourcils de Clémentine se froncèrent.

« Je suis charmée que vous vous soyez tant amusée, dit-elle sèchement, et ravie que le ressentiment de l'impolitesse faite à votre amie ne vous ait point empêchée de profiter de cette distraction inattendue. »

Les paupières de madame de Chaubelles se fermèrent à demi, et elle se renversa nonchalamment dans son fauteuil, tout en enveloppant Clémentine d'un regard acéré.

« Ils rendent pleinement justice à vos qualités, ma chère, dit-elle avec une douceur feinte. Sans vous connaître, ils savent que vous êtes le modèle des filles, l'exemple des châtelaines, la providence du pays, et M. d'Aglaure parle avec enthousiasme de votre tenue à cheval. »

Clémentine sentit vivement l'emphase moqueuse qui perçait sous ces dernières paroles. Elle ne savait guère se contenir.

« Alors, s'écria-t-elle d'une voix tremblante d'orgueil blessé, pourquoi m'accablent-ils d'affronts depuis deux ans, alors surtout que j'ai été assez faible, assez aveugle pour leur faire ces avances que je regrette aujourd'hui amèrement? »

Madame de Chaubelles fit un geste évasif et commença à ôter ses gants. Elle secouait imperceptiblement la tête et tenait son regard attaché sur le bout de ses bottines.

« Vous l'ont-ils dit? s'écria tout à coup Clémentine, se levant brusquement et s'approchant de la jeune femme. Vous ont-ils dit ce qu'ils ont contre moi? »

— Contre vous? Oh! que pourriez-vous leur avoir fait? »

La réticence indiquée par le ton de ces paroles fit tressaillir Clémentine.

« Ont-ils connu mon père et ont-ils eu ensemble

quelque querelle? » demanda-t-elle de la même voix pressante.

Madame de Chaubelles haussa les épaules.

La nuit venait, et l'expression mobile de sa physionomie n'était guère visible dans l'ombre de la vérandah.

« Non, ils n'ont jamais parlé à votre père, que je sache... Voyons, Clémentine, laissez cela! Comment voulez-vous que je sois au courant des caprices ou des *toquades* de ces gens-là, que je ne connais que d'aujourd'hui? »

Elle parlait d'un petit ton à la fois impatient et plaintif, trop affecté pour que Clémentine s'y laissât tromper.

« Berthe! vous savez quelque chose! s'écria la jeune fille d'une voix altérée. Dites-moi ce que vous avez appris tantôt, je le veux, je l'exige! »

Madame de Chaubelles dégagea ses mains, que Clémentine avait saisies.

« C'est tout à fait absurde, ma chère! Que voulez-vous que je vous dise? »

— Pourquoi M. d'Aglaure ne me salue pas, pourquoi ils n'ont pas même cherché un prétexte banal pour refuser mon invitation...

— Mais puisque je vous répète qu'ils ne vous connaissent pas, qu'ils n'ont rien à vous reprocher!

— Alors, c'est quelqu'un de ma famille?... Mon père?...

— Ils n'ont jamais vu M. de la Fresnaye ni sa femme...

— Ou mon grand-père?... »

Madame de Chaubelles ne répondit pas.

« Serait-ce mon grand-père? répéta vivement Clémentine, qui avait d'abord parlé au hasard, et que le silence de son amie frappait d'un trait de lumière.

— Je n'ai rien à vous dire, je ne vous dirai rien!... Voyons, Clémentine, soyez raisonnable et ne vous inquiétez pas de ce que peuvent penser des inconnus... Vous êtes une de la Fresnaye, vous êtes riche, très belle, accomplie, comme on disait au siècle dernier, et par-dessus le marché, vous êtes sur le point d'épouser un galant homme, accompli, lui aussi, un peu poète, avec cela... un idéal, enfin! Vraiment, Clémentine, contentez-vous de votre bonheur et ne remuez pas vos feuilles de roses pour y trouver des plis imaginaires. »

Sur ces paroles, elle se leva d'un air délibéré, reprit son chapeau et tendit la main à Clémentine.

« Il est tard, ma chère, et je vais rentrer chez moi... Avez-vous vu votre cousin, aujourd'hui?... Était-il moins songeur? »

— Berthe, répondez-moi! Vous me tourmentez!... Vous savez bien que je ne suis pas femme à souffrir l'incertitude... J'irai plutôt trouver M. d'Aglaure et lui



demander une explication franche et droite... Je suis seule au monde! Je n'ai ni père ni frère pour protéger ma dignité! C'est même à moi qu'il appartient de sauvegarder celle de mon pauvre grand-père... Dit-on du mal de lui? Est-ce son origine bourgeoise qui empêche les d'Aglauré de passer mon seuil?

— Vous rêvez, Clémentine; je ne suis que la veuve d'un banquier, et ils m'ont accueillie comme une marquise de leur faubourg... Allons, laissez-moi, je suis lasse!

— Ont-ils eu un procès, une querelle, un malentendu? s'écria Clémentine, retenant son amie d'un geste suppliant. Mon grand-père était du Midi... Le connaissaient-ils? Sont-ils trop orgueilleux pour lui pardonner d'avoir été un commerçant? Berthe, il y a quelque chose que je ne m'explique pas, mais que vous savez!

— Je ne sais rien et ne dirai rien, répliqua madame de Chaubelles d'un ton bref. Je suis lasse, Clémentine, et j'ai un commencement de migraine; je vous en supplie, laissez-moi me retirer!

Et, poussant la porte-fenêtre qui donnait dans le salon, elle s'éloigna en adressant un petit signe de tête à la jeune fille.

XV

Clémentine demeura un instant à la même place, anxieuse, le cœur agité de je ne sais quel pressentiment cruel.

Son existence avait jusqu'alors été si paisible qu'elle éprouvait une sorte de surprise à se sentir vivre par ces émotions diverses, qui, il faut le dire, étaient de nature désagréable. Non seulement son avenir était en jeu, mais encore elle ouvrait les yeux, depuis quelques semaines, sur la liaison frivole qu'elle avait décorée du nom d'amitié. Elle pressentait chez madame de Chaubelles une sorte d'aigreur, d'animosité même, qui se traduisait par mille insinuations, tantôt moqueuses, tantôt méchantes; elle était trop noble pour attribuer ces vilains rameaux à leur racine véritable, l'envie et la jalousie; mais ce soir encore, sans savoir comment, elle avait senti la griffe acérée sous la main de velours de la jeune femme, et à l'impression d'isolement et de froid qui lui étreignait le cœur, elle comprenait qu'elle n'avait aucune sympathie à attendre de son amie de pension.

Combien, cependant, elle souffrait de la blessure infligée à son orgueil! On n'eût pu mieux choisir son côté faible... Se sentir dédaignée était pour elle une pensée d'autant plus cruelle qu'elle devinait une cause à ce dédain, et que mille craintes indéfinies s'emparaient d'elle, non en songeant qu'un membre de sa famille pût avoir mérité l'ostracisme dont on la frappait, mais à la seule idée que la calomnie pouvait souiller son nom.

Le parc était maintenant tout à fait sombre, et, dans le salon qui ouvrait sur la vérandah, un domestique était venu apporter deux lampes.

Clémentine se décida à rentrer dans la maison. Elle rangea machinalement quelques objets sur la table, puis, traversant le vestibule, monta lentement l'esca-

lier qu'éclairait imparfaitement une immense lanterne en cuivre ciselé, suspendue à la voûte.

Sur le palier du premier étage, elle s'arrêta, hésitante. Elle posa la main sur le bouton de sa porte, puis, se ravisant, entra dans le petit salon de son grand-père.

Il était désert et obscur; mais par une porte ouverte une faible lumière y pénétrait. C'était la lampe de nuit allumée près de M. Barnette.

Retenant son souffle et marchant sur la pointe des pieds, Clémentine se glissa dans la chambre de son grand-père.

C'était une vaste pièce remplie de meubles anciens, mais confortables, et à laquelle appartenait le cabinet où couchait le valet de chambre du vieillard.

Le lit à baldaquin formait une tache blanche dans la chambre, car les rideaux étaient tirés en arrière. La forme frêle du vieillard se dessinait faiblement sous le riche couvre-pied de soie piquée, et son visage maigre et pâle se détachait à peine sur le large oreiller.

Clémentine s'approcha sans bruit; ramenant la lampe vers elle, elle fit tomber sur ce visage un rayon de lumière adoucie, et le regarda avec un intérêt profondément anxieux.

Si l'expression des traits du vieillard avait semblé répulsive à Yves de la Fresnaye, la jeune fille n'y trouvait, elle, que la trace de tendres et chers souvenirs. Ces lèvres minces lui avaient souri dans ses détresses enfantines; ce front à la fois étroit et bombé s'était éclairé pour elle; ces yeux, clos par le sommeil, l'avaient regardée avec une ineffable indulgence. Ce n'était pas une étude qu'elle venait faire en ce moment; elle était entrée dans cette chambre avec la vague espérance de trouver son grand-père éveillé et de ranimer ses souvenirs à demi éteints au sujet de ces étrangers qui avaient si profondément froissé sa petite-fille.

Il ne s'éveillait pas. Son sommeil était agité; cette imagination brisée devait être promenée de rêve en rêve, car il soupirait, gémissait, et remuait faiblement ses mains à demi paralysées.

Clémentine posa doucement ses doigts sur son front, et ce contact frais et doux le calma soudain. Elle oublia peu à peu, en le contemplant, la pensée qui l'avait amenée.

« Pauvre père! se dit-elle. Pour combien de temps m'est-il laissé?... Les ténèbres s'épaissiront-elles autour de son intelligence jusqu'au terme de sa course mortelle, ou me sera-t-il donné de le voir, ne fût-ce qu'un instant, désavouer les erreurs qui l'éloignent de Dieu et finir en chrétien?... Ai-je assez imploré cette grâce? Ai-je assez prié pour le salut d'une âme si chère?... »

Son regard cherchait instinctivement un objet religieux; mais la croix ne projetait pas son ombre consolante sur ces murailles, et aucune blanche statuette n'y mettait un rayon.

Clémentine soupira.

« Je ne mérite pas d'être écoutée, pensa-t-elle avec un sentiment d'humilité sincère, mais Dieu est bon, et j'offrirais volontiers ma vie pour voir mon pauvre cher père réconcilié avant de mourir... »

Elle offrait sa vie, en effet, et ne pensait pas qu'elle



pût faire un sacrifice plus douloureux... Il est des âmes, cependant, auxquelles il est demandé quelque chose de plus dur encore que la mort : l'immolation de leurs joies et l'anéantissement de leur orgueil...

## XVI

Clémentine s'éveilla tard le lendemain ; son sommeil avait été agité, à elle aussi.

La jeune femme de chambre qui répondit à son coup de sonnette lui annonça que madame de Chaubelles s'était levée de bonne heure et était montée à cheval avec Yvon, le filleul de M. de la Fresnaye et le domestique de confiance de sa fille.

Clémentine se leva et alla trouver son grand-père. Il y avait mille soins qu'elle s'était accoutumée à lui rendre. Elle seule lui servait son déjeuner, de même qu'elle seule peignait ses cheveux blancs.

Il était, ce matin-là, d'humeur joyeuse. Il lui parla des récoltes, qui s'annonçaient belles, et du renouvellement d'un bail dont il s'était occupé la veille.

Surprise et heureuse de le voir si bien, Clémentine se rappela l'inquiétude qu'elle avait éprouvée à la suite de sa conversation avec madame de Chaubelles, et elle résolut de réveiller les souvenirs de son grand-père.

« Vous connaissiez beaucoup de monde à Marseille, cher père, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle, brossant doucement les cheveux du vieillard, et le regardant dans la glace.

— Oh ! beaucoup ! Comme armateur et comme banquier j'avais des relations très nombreuses, répliqua-t-il avec un orgueil évident.

— Avez-vous quelques souvenirs de la famille d'Aglaure ? »

Son cœur battait tandis qu'elle faisait cette question.

Aucune émotion n'agita les traits du vieillard.

« D'Aglaure ? » répéta-t-il lentement.

— Oui, une famille provençale qui vient depuis deux étés chez les Kerpont...

— Non, je ne les connais pas... Étaient-ce des négociants, Clémentine ?

— Des propriétaires, je crois.

— Ce nom ne m'est pas inconnu, mais je n'ai jamais rencontré personne qui le portât... »

Il sembla à Clémentine qu'un poids était ôté de dessus son cœur. Si affaiblie que fût l'intelligence de son aïeul, il conservait la mémoire des choses passées, et ses souvenirs, ainsi aidés, lui eussent certainement rappelé un incident de quelque importance.

Elle essaya de bannir les idées désagréables qui avaient hanté son imagination, et, prenant un chapeau de paille, se rendit dans les prairies où l'on faisait le foin. C'était un spectacle agréable et pittoresque ; les paysans l'accueillaient avec une familiarité qui ne se départait pas, cependant, du respect dû à la châtelaine, et elle-même s'intéressait sincèrement à chacun des laborieux ménages qui vivaient autour d'elle, et dont le sort, depuis plusieurs générations, se liait à celui des la Fresnaye.

Quand elle rentra, le soleil était brûlant, et l'heure

du dîner approchait. Madame de Chaubelles, de retour de sa promenade, bâillait sur un roman.

« Je n'ai pas voulu vous éveiller ce matin, dit-elle, mais je vous ai regrettée, car j'ai fait une promenade charmante. J'ai rencontré votre cousin... »

Le visage de Clémentine resta impassible.

« Il s'occupait de chercher un cheval pour une excursion qu'il projette... »

— Pourquoi ne prend-il pas un des miens ?

— Parce qu'il craindrait de vous le rendre fourbu ; c'est, du moins, la raison qu'il donne... Mais j'ai mieux à lui proposer, avec votre agrément... Il va visiter demain des ruines historiques fort intéressantes, que vous devez connaître, mais qui seraient absolument nouvelles pour moi... La distance est longue, mais vos chevaux sont bons, et le break est assez solide pour affronter les mauvais chemins... Si nous allions tous ensemble à Portzmoguer?... Vous avez évidemment fait cette excursion ?

— Une fois, dans mon enfance... De quel côté est-ce ? Sur la côte, n'est-ce pas ?

— Justement, dans une baie très pittoresque... Il s'agirait de partir à cinq heures du matin et d'emporter notre déjeuner, car l'endroit est sauvage, à ce qu'il paraît, et l'on y mourrait de faim... Ce serait une partie très originale, ma chère ; qu'en dites-vous ?

— Je veux bien aller à Portzmoguer, si toutefois je peux faire comprendre à mon père le motif de cette petite absence... Mais...

— Quoi donc ?

— Je me demande, dit Clémentine avec un peu d'hésitation, si mon cousin ne préfère pas être seul.

— Je ne lui crois pas un tel penchant à la misanthropie », répliqua madame de Chaubelles, haussant les épaules.

Elle tourna quelques pages de son livre, puis attacha sur Clémentine un regard pénétrant, mais voilé par ses grands cils, abaissés à dessein.

« J'ai fait des découvertes très piquantes, dit-elle nonchalamment.

— A quel sujet ?

— Au sujet de votre recteur... Vous ne vous doutiez pas, ni moi non plus, que ce prêtre timide et gauche, qui salue si mal et qui ne sait pas causer, pourrait, si bon lui semblait, mettre sur son bréviaire un tortil de baron... »

Clémentine haussa les épaules.

« Quelle plaisanterie faites-vous là ? »

— Je ne plaisante pas du tout, ma chère. Le recteur de Portzbihan est possesseur d'un titre très authentique, et les fastes passés de sa race l'emporteraient peut-être en éclat sur la très noble généalogie des la Fresnaye, ne vous en déplaise ! En un mot, son humilité laisse dans l'oubli la partie la plus sonore de son nom, et il s'appelle, en réalité, le baron Huel de Portzmoguer ! »

Une vive rougeur envahit les joues de Clémentine à ces paroles, dites avec emphase.

« Qui vous a dit cela ? » s'écria-t-elle.

— Je l'ai appris d'abord par M. de Kerpont, hier soir, et vous savez que votre voisin est un armorial vivant. Puis, M. de la Fresnaye me l'a répété ce matin.



— Comment ne nous avait-il rien dit de l'origine de son ami ?

— Par la très simple raison qu'il l'ignorait lui-même. Il a découvert par hasard que le recteur est baron et que ses ancêtres ont possédé la ruine de Portzmoguer, qui était alors un château féodal... Allons, Clémentine, nous associerons-nous aux découvertes archéologiques de votre cousin, et irons-nous constater par nous-mêmes l'antique splendeur des Huel ?

— Comme il vous plaira, dit froidement Clémentine.

— Alors, il faut envoyer prévenir M. de la Fresnaye, et aussi votre cuisinière, ma chère amie, car notre déjeuner de demain dépend de sa diligence et de sa bonne volonté. »

Clémentine fit un signe affirmatif.

« Je vois cependant une objection à votre projet, dit-elle au bout d'une minute, semblant se raviser. Vous n'êtes pas un chaperon bien respectable, et si nous faisons cette promenade seules avec M. de la Fresnaye, les langues oiseuses du bourg vont se donner carrière... Je tiens fort peu, je l'avoue, à ce qu'on s'occupe de moi.

— Bah ! ce ne serait peut-être qu'un bruit un peu hâtif... Je suppose que votre cousin finira par vous épouser, ma chère. »

Clémentine devint pourpre.

« Si cela me plaît ! dit-elle froidement. »

— Ou si cette petite baronnette ne l'ensorcelle pas,

avec ses yeux de biche effarouchée et sa voix de prima-donna, riposta Berthe d'un ton de plaisanterie.

— Qu'il l'épouse s'il le veut ! Si elle a vraiment un nom, je n'ai aucune objection à la voir entrer dans notre famille », dit Clémentine d'un ton glacial.

Madame de Chaubelles poussa un bruyant éclat de rire.

« Quelle magnanimité ! Je vous admire, ma chère !

— Il n'y a pas de quoi », dit sèchement Clémentine.

Et elle ajouta après un instant de silence :

« Nous pourrions offrir une place dans le break à la receveuse des postes, je sais qu'elle peut à l'occasion se faire remplacer.

— Oui, mais elle est bien vieille et bien peu réjouissante... Il faudrait trouver quelqu'un pour l'occuper et causer avec elle... Si la sœur du recteur n'avait pas été ici, il aurait été, lui, un guide précieux ; il doit bien connaître l'histoire de ces vieilles pierres... »

Clémentine la regarda fièrement.

« Et pourquoi la sœur du recteur serait-elle un obstacle à ce plan ?

— Oh ! nous ne pourrions inviter le recteur sans elle !

— Naturellement... »

Les yeux de madame de Chaubelles eurent un éclat moqueur.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## AVRIL

Respirez-vous des senteurs d'aubépine ?

Admirez-vous les amandiers en fleurs ?

Et suivez-vous l'abeille qui butine

Sur les lilas tout humides de pleurs ?

C'est le printemps !

La nature est en fête...

Comme jadis nous chantions à vingt ans !

Des gais oiseaux le chant joyeux répète :

C'est le printemps !

Du rude hiver nous perdons souvenance ;

Et cette neige, au front de nos vergers,

Des plus doux fruits nous donne l'espérance ;

Mais saluons les fleurs des orangers !

C'est le printemps !

La nature est en fête !

Comme jadis nous chantions à vingt ans !

Des gais oiseaux le chant joyeux répète :

C'est le printemps !

Nous assistons au joyeux mariage !

Voici l'épouse au visage vermeil...

De son amour un baiser est le gage,

Et notre terre est unie au soleil !

C'est le printemps !

La nature est en fête !

Comme jadis nous chantions à vingt ans !

Des gais oiseaux le chant joyeux répète :

C'est le printemps !

A. CORNIER.

Myrtes et Roses.

Les Patrons suivants seront donnés en Mai :

Le 5 Mai. — Tunique-princesse. — Corsage. — Robe pour jeune fille. — Patron découpé : Mantelet.

Le 12 Mai. — Patron découpé : Corsage à pattes rejetées sur le corsage.

Le 19 Mai. — Corsage. — Corsage-tunique. — Mantelet-visite.

Le 26 Mai. — Patron découpé : Matinée en tulle espagnol.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4413 et le patron découpé d'une robe-princesse, drapée en paniers, figurine page 150.





1012

Jaquette ajustée en damassé,  
de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Jaquette ajustée en damassé avec plastron en passementerie de chenille. — Même passementerie appliquée sur la basque et au bord de la manche.

Jaquette en tissu à lignes brodé de jais. — Une rayure brodée de jais et une autre unie en grenadine. Un galon en chenille et perles est appliqué sur la basque. Un bouillonné de satin à l'entournure, une ruche en dentelle et des flots de ruban, piqués dans le jabot, complètent la garniture.

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Devant. — 3, Plastron. — 4, Col. — 5, Manche, avec le dessous, celui-ci indépendant

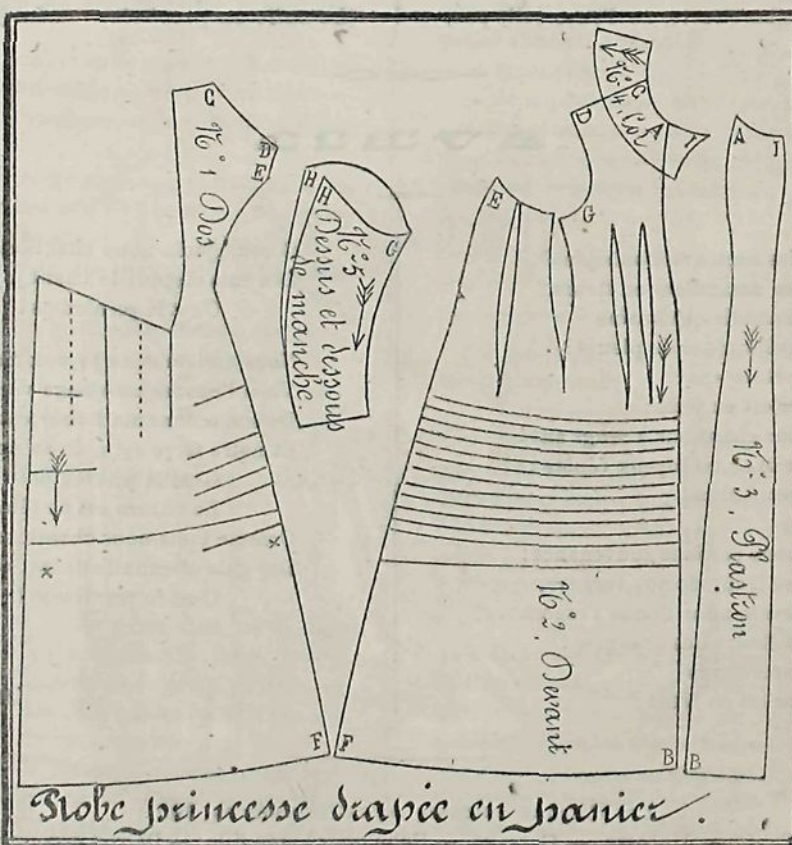


1022

Jaquette en tissu à lignes,  
brodé de jais, des magasins de la Scabieuse.

au patron découpé, ce qui donne six parties, tandis qu'il n'y en a que cinq de numérotées.

Il faut 9 mètres d'étoffe en 70 centimètres de largeur; si l'on prend une étoffe moins large, il faudra ajouter une pointe de chaque côté, dans le bas. La longueur du papier n'étant pas suffisante pour celle de la robe, on taillera le dos de 55 cent. plus long que le patron, et le devant de 42 cent., en continuant le biais de la couture du dessous du bras. Ce modèle, en outre des deux pinces de poitrine, en a deux sous le bras qui meurent dans la jupe; ces pinces permettent de supprimer le petit côté du dessous du bras. Les pinces faites, on drapera le devant en formant les plis marqués à la roulette, ceux du bord, touchant le plastron, plus rapprochés; on suivra les lignes de la roulette. Le dos réuni



Détail tracé du patron découpé.

à la couture du milieu, faire le double pli creux qui fournit l'ampleur de la jupe, ensuite les plis de côté qui forment le drapé. Réunir le dos et le devant à la couture du dessous du bras; monter le plastron, qui aura été doublé, et les deux plissés du bas de la jupe. Pour former le poulf, on coudra à l'envers un ruban qui ira transversalement d'un signe à l'autre; ces croix sont faites à la roulette sur le patron découpé: le premier ruban a 30 cent. de longueur, et le second 15 cent. Entre ces rubans faire de larges plis tombants retenus par quelques points, et au milieu du lé de

derrière un grand pli tombant; il faut même chiffonner quelques plis en les contrariant avec ceux de côté pour former un élégant fouillis. Col rabattu. Pour la garniture, voir la description de la figurine, page 150.